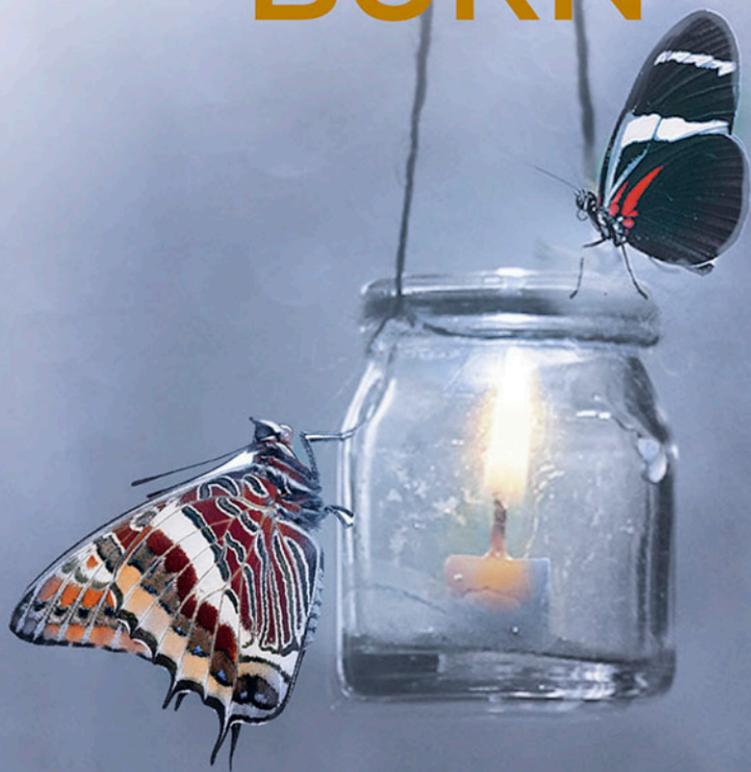


Beautiful BURN



L'attrance jusqu'à
se brûler les ailes...

JAMIE MCGUIRE

J'AI
LU

INÉDIT

Beautiful Burn

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

BEAUTIFUL DISASTER

WALKING DISASTER

BEAUTIFUL WEDDING

BEAUTIFUL OBLIVION

BEAUTIFUL REDEMPTION

BEAUTIFUL SACRIFICE

MME MADDOX
(Numérique)

RED HILL

MONSTERS
(Numérique)

À TOUT HASARD

En poche

BEAUTIFUL DISASTER
N° 11552

WALKING DISASTER
N° 11572

BEAUTIFUL WEDDING
N° 11583

JAMIE
McGUIRE

Beautiful Burn

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agnès Girard*



Titre original
BEAUTIFUL BURN

© Jamie McGuire, 2016
Tous droits réservés

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

*Pour Amber Cheeks et Sarah Sweet,
grâce à qui j'ai toujours le sourire.*

1

Quand j'étais enfant, je pouvais rester des heures devant une cheminée à observer les flammes. Chez moi, on trouvait que c'était un drôle de passe-temps. Aujourd'hui, presque vingt ans plus tard, je fais la même chose avec le bout incandescent de ma cigarette. Je regarde la cendre s'allonger pour devenir aussi longue que mon doigt, ou l'extrémité de la clope devenir orange au fur et à mesure que le feu mange le papier.

La maison était bondée. Tellement pleine à craquer de mecs bourrés titubant et puant la transpiration qu'un long soupir n'y changerait rien ; tout l'oxygène de la pièce avait été aspiré, la débauche était partout. Mes os saturaient de la ligne de basse, des cris, du caquètement de filles trop jeunes pour acheter de la bière, qui étaient sur le point de gerber les six cannettes de limonade à la vodka qu'elles venaient de s'enfiler.

Installée dans le fauteuil préféré de Maman, un délire sur-rembourré et importé de je ne sais où, j'encaissais le chaos et je me sentais chez moi.

Papa était persuadé que j'étais une gentille fille, je n'avais donc aucune culpabilité, pas plus vis-à-vis de mes actes que de ceux des autres.

Une beauté coiffée en banane avec des paillettes plein les cheveux et une teinture bleue me tendit un pétard – rien d'autre qu'un peu d'herbe magique roulée dans

du papier. L'espace d'un instant, je la regardai dans les yeux, pour tenter de deviner si le joint était chargé, avant d'accepter. Je soufflai en direction du plafond, regardai la fumée rejoindre l'épais nuage blanc flottant déjà partout dans le grand espace qu'on appelait la galerie. Cet endroit était *a priori* destiné à la dégustation de vin et aux invités prestigieux, pas aux ivrognes en col bleu qui s'appuyaient contre les toiles et renversaient les vases.

Aussitôt, je me détendis et laissai retomber ma tête contre le coussin. Question cannabis à usage récréatif, le Colorado était l'un de mes trois États de prédilection pour passer des vacances. Le fait que mes parents possèdent une maison à Estes Park en faisait ma destination préférée.

— Tu t'appelles comment ? demanda-t-elle.

Je me tournai pour faire face à sa beauté de chérubin, pas étonnée qu'elle participe à une soirée de dingue sans connaître la personne qui invitait.

— Ellie, répondis-je en m'arrêtant à peine sur ses yeux rougis par la fatigue.

— Ellie Edson ? T'es la sœur d'Ellison ?

Je soupirai. Ce n'était pas la conversation que j'avais envie d'avoir.

— Je *suis* Ellison.

Ses sourcils se rapprochèrent tandis que le trouble la gagnait.

— Mais... c'est un mec, non ? On est chez lui, là.

Elle rigola, appuya sa joue sur son bras.

— Vous êtes... jumeaux, un truc comme ça ?

Je m'affalai contre les coussins et souris lorsque, spontanément, elle passa la main dans mes longs cheveux bruns. L'un de ses bras était tatoué de crânes de différentes tailles et de roses d'un bleu vif. L'autre était une toile encore vierge.

— Non, je suis Ellison, le mec qui possède cette maison.

Elle rigola un peu plus fort à ma plaisanterie, et se mit à genoux devant mon fauteuil.

— Moi, c'est Paige.
— Tu habites ici depuis combien de temps ?
— Qu'est-ce qui te fait croire que je suis du coin ?
demanda-t-elle.

Elle était concentrée sur chacune de mes paroles, et cette attirance à sens unique provoqua en moi un mélange bizarre d'euphorie et d'agacement. Paige n'était pas seulement belle ; elle laissait ses espoirs comme ses échecs en évidence, offerts à tous les regards. Elle était vulnérable, même si son cœur avait déjà dû être brisé plusieurs fois.

Je lui tendis le joint.

— Il manque dans tes yeux toute une vie d'espérances piétinées et le remords de celle qui gaspille des ressources illimitées.

Elle rigola.

— Je comprends rien à ce que tu racontes.

— Exactement.

— C'est un portrait de tes parents ? demanda-t-elle en pointant un ongle au vernis écaillé en direction du portrait, de l'autre côté de la pièce.

Je soupirai.

— C'est ça. Qui essaient de s'acheter l'immortalité.

— Ils n'ont pas l'air si terribles. Ils t'ont donné tout ça.

— Non, c'est toujours à eux. Je l'emprunte, c'est tout. Les gens comme nous apprennent très tôt à ne rien donner sans contrepartie.

— Les gens comme toi ? répéta-t-elle, amusée. Tu veux dire les gens qui ont une maison de quarante milliards de mètres carrés ?

— Plusieurs, même.

Elle haussa les sourcils, sa bouche afficha un adorable sourire.

Certains auraient pu croire que je me vantais, mais il y avait un mépris délibéré dans ma voix, même si je savais que cela échapperait à Paige. Elle souriait toujours. J'aurais probablement pu ajouter qu'après s'être empiffrée de Xanax, ma mère m'avait un jour avoué qu'elle préférerait

ma sœur Finley, ou que j'avais délibérément bousillé la Ferrari offerte par mon père pour mon seizième anniversaire (surtout pour se faire pardonner de l'avoir oublié). J'aurais pu aussi parler de la fois où ma coloc Kennedy – une autre fille à papa – avait mis le résultat de sa fausse couche dans un sac congélation pour l'emporter à une manif pour les droits de la femme à Berkeley. Mais Paige continuerait de me regarder comme si je lui déclarais mon amour plutôt que de lui faire le détail du merdier qu'était mon existence.

— T'es vraiment une fille du coin, toi, hein, lâchai-je en rigolant.

— Je plaide coupable. T'as un mec ?

— T'es directe, comme nana.

Elle haussa les épaules, tira sur son joint et garda la fumée cinq secondes avant de la rejeter d'une quinte de toux.

— Ça veut dire non ? demanda-t-elle sans cesser de tousser.

— Clairement.

Elle voulut me repasser le joint, mais je secouai la tête. Elle fit la moue, avançant sa lèvre inférieure brillante de gloss.

— Déçue ?

Qu'est-ce qu'elle cherchait ? Un plan à trois ? Juste un pote pour fumer son herbe ?

— C'est juste que tu ferais une copine sympa, j'ai l'impression.

— Tu te trompes.

Je me levai, déjà lassée de la conversation. Un verre se cassa à l'autre bout de la pièce, et un petit groupe se rassembla pour former un cercle.

Les rires devinrent des cris et des encouragements. Quelqu'un heurta le *Monde Meilleur* de Peter Max, qui tomba du mur. Le verre du cadre vola en éclats. De la bière bon marché éclaboussa les coups de pinceaux à cinquante mille dollars. Je me frayai un passage jusqu'aux

premières loges et découvris deux mecs qui se battaient, bousillant à peu près toutes les œuvres d'art qui se trouvaient autour d'eux.

Tous les regards se tournèrent vers moi, et les spectateurs se turent. Du coup, les deux enragés s'arrêtèrent un instant. Tout le monde attendait que je pique une crise, que je hurle ou peut-être même que je fonde en larmes devant l'étendue des dégâts, mais un des deux mecs, dont le torse nu était couvert de tatouages, retint mon attention. Il parcourut mon corps de ses yeux noisette, faisant une pause sur mes seins et mes jambes avant d'examiner la pièce. Son adversaire avait mis sa casquette rouge à l'envers et sautillait autour de Mister Tattoo, poings levés, frappant dans le vide comme un personnage de Bugs Bunny.

— C'est bon, Maddox, t'as prouvé que t'avais raison. On se tire, maintenant, dit quelqu'un au tatoué.

— Va te faire foutre, répondit-il en me fixant à nouveau. On va terminer ça dehors.

Casquette Rouge faisait au moins vingt-cinq kilos de plus que Maddox. Je tirai cinq billets de mon soutif et les brandis.

— Je mise cinq cents sur Maddox.

Les billets jaillirent d'un peu partout, on hurla des paris et les noms des deux types. Le tatoué me regarda avec une petite lumière dans les yeux dont j'étais sûre que personne ne l'avait vue depuis longtemps. Il était à peine en sueur, ses cheveux presque rasés et ses yeux foncés hurlaient l'invincibilité. La plupart des mecs que j'avais croisés avaient le Stetson, mais rien du cow-boy. Maddox, lui, n'avait pas besoin de faire semblant. Il était conforme à son image, et avait les couilles qu'il fallait pour le prouver. Quelque chose se contracta du côté de mon entrejambe, et ma culotte fut trempée. Je fis un pas en avant pour m'approcher un peu plus du centre. Je n'avais jamais vu ce mec, mais il avait tout l'air d'être ma prochaine connerie.

Le combat reprit. À sa façon de bouger, je compris tout de suite que Maddox faisait durer le plaisir. Coup après coup – et ça ne venait jamais du crétin à casquette rouge –, d'autres cadres volèrent en éclats, le sang continua de tacher et la bière d'imbiber le tapis italien à poils longs fabriqué sur mesure pour ma mère.

C'était comme si une routine s'était installée. Casquette Rouge lançait son poing, ratait sa cible, et Maddox en profitait pour l'atteindre. Il était d'une précision, d'une rapidité incroyables, et carrément sans pitié. Je sentais presque ses poings sur ma mâchoire. Chaque coup envoyait des vibrations jusque dans ma colonne vertébrale.

Le combat cessa trop vite à mon goût. Le champion tatoué resta debout devant son adversaire à terre, comme s'il ne s'était rien passé. Quelqu'un tendit son tee-shirt à Maddox, il s'en servit pour essuyer les gouttes de sang et la sueur sur son visage.

Quelqu'un me tendit des billets, mais je ne fis pas attention à la somme.

— Tyler... allez, viens, on se tire d'ici. J'ai pas envie de me faire virer, putain. Y a au moins une dizaine de gamins bourrés qu'ont pas le droit de boire, ici.

Il me regarda en répondant à son pote.

— Pourquoi t'es si pressé ?

— J'ai pas envie d'expliquer au chef pourquoi on a été arrêtés. Toi, si ?

Tyler Maddox enfila le tee-shirt de coton blanc sur son torse et ses abdos parfaits. Quand le V, juste au-dessus de sa ceinture, disparut, mes épaules s'affaissèrent légèrement. J'étais déçue. Je voulais le voir encore. Tout entier.

Son pote nerveux lui tendit une casquette noire des White Sox, il la vissa bien bas sur son front.

Un autre lui donna une bonne tape sur l'épaule.

— Je viens de me faire cinquante billets grâce à toi, Maddox. Comme au bon vieux temps.

— De rien, tête de nœud, répondit-il sans me lâcher des yeux.

Autour de nous, les billets changèrent de main, puis il y eut un mouvement de masse en direction de la cuisine, où les fûts déversèrent leur bière.

Tyler Maddox s'approcha, taché de sang et trempé de sueur. Ses yeux et son nez disparaissaient sous la visière de sa casquette. Il voulut parler, mais j'attrapai son tee-shirt et tirai vers moi, plantant ma bouche sur la sienne. Mes lèvres s'entrouvrirent et sa langue, brûlante, impatiente, se glissa entre elles. Il réagit exactement comme je m'y attendais, agrippa l'arrière de ma tête pour l'incliner et l'attirer vers lui. Une électricité charnelle courut entre nous.

Je le repoussai sans lâcher son tee-shirt. Il attendit, ne sachant quoi exactement. Avec un sourire en coin, je fis un pas en arrière, laissai glisser ma main sur son torse, puis le long de son bras, et le pris par la main. Il avait la peau sèche, calleuse, les ongles rongés à mort et je n'avais qu'une envie, sentir ses doigts caresser mes zones les plus sensibles.

À son tour, Tyler afficha un sourire en coin, qui creusa une profonde fossette dans sa joue gauche. Ce mec possédait le genre de charme qui ne s'achète nulle part. Avec ses yeux d'un brun doré et son menton carré pas rasé, il incarnait une symphonie de la perfection que seuls des gènes parfaits avaient pu composer. Il y avait des tonnes de gens très beaux dans mon entourage, qui avaient accès aux meilleurs produits, stylistes, salons de beauté et chirurgiens esthétiques, mais Tyler avait tout ça naturellement. Sans effort. Brut.

J'accélérai le pas, pris l'escalier à reculons.

Tyler jeta un œil en haut.

— Où est-ce qu'on va ?

Je ne répondis pas, il me suivit quand même. J'aurais pu l'entraîner vers la mort, mais je voyais bien que Tyler Maddox n'avait peur de rien.

— Y a quoi, là-haut ? demanda-t-il en montant.

— Moi.

Son pas se fit plus décidé. D'abord amusé, son regard devint impatient. Sur le palier, je tournai la poignée, et poussai la porte de la suite parentale, révélant le lit king size de mes parents, et ses deux douzaines de coussins.

— Waouh, dit Tyler en balayant la pièce d'un regard. Cette baraque est carrément dingue. Les proprios doivent être blindés de thunes. Tu les connais ?

— C'est la maison de mes parents.

— T'habites ici ? demanda Tyler en pointant un doigt vers le sol.

— Ça m'arrive.

— Oh, putain. T'es Ellison Edson. Comme dans Edson Tech ?

— Non, je suis juste Ellie.

— Ton père fait partie des 500 plus grandes fortunes de ce pays !

— J'ai pas trop envie de parler de mon père, là, soufflai-je entre deux baisers.

Il me tint à distance.

— Écoute, je suis désolé pour le tableau, et la table... et le vase. Je les remplacerai.

Je plaquai une main sur son érection, à travers le jean.

— Tais-toi.

Tyler se reconcentra, et glissa ses mains entre mon legging et ma peau. Ses doigts trouvèrent immédiatement l'endroit idéal où s'arrêter et procéder à quelques explorations. Je retirai mes bottes en gémissant pendant que le bout de ses doigts s'aventurait un peu plus loin, lubrifié par mon désir.

Je sentis le bord du lit contre l'arrière de mes cuisses et me laissai tomber, entraînant Tyler avec moi. J'avais embrassé des dizaines de bouches avant ce soir, mais aucune qui me disait qu'elle avait faim de moi à ce point, et depuis longtemps. Partout où Tyler me touchait, je réagissais. Il n'était pas nerveux du tout, semblait aussi aguerri que moi dans le domaine du déboutonnage et du déshabillage.

À la seconde où mon soutif et ma culotte touchèrent le sol, je lui retirai son boxer. Il l'envoya balader à l'autre bout du lit, et j'en profitai pour le faire rouler sur le dos et le chevaucher. On était tous les deux essoufflés, et souriants. Il avait du rouge à lèvres partout, et, au creux de mon ventre, je sentais mon désir gagner en intensité.

— Putain mais tu sors d'où, toi ? demanda-t-il sur le ton de celui qui n'en croit pas ses yeux.

Je haussai un sourcil et me tournai vers son jean, qui pendait du lit. Je tendis le bras, glissai deux doigts dans sa poche et souris en touchant l'emballage.

— On se calme, Maddox. J'ai pas encore joui.

Trois profondes rides apparurent sur le front de Tyler tandis que ses sourcils faisaient un bond de dix centimètres. Il me regarda déchirer l'enveloppe avec les dents, et ses yeux se retournèrent quand je me servis de ma bouche pour mettre la capote en place.

— Nom de Dieu... lâcha-t-il dans un souffle.

Il s'arc-bouta quand je le pris tout entier dans ma bouche, jusque dans ma gorge. Ses doigts glissèrent dans mes cheveux, m'agrippèrent, et je gémis contre le latex. Il souleva les fesses, poussant sa queue encore plus loin.

Je me redressai et le chevauchai à nouveau, prenant sa taille à deux mains pour l'introduire lentement en moi, suivant sur son visage les effets de la chaleur et la moiteur de mon sexe. Il avait fait ça souvent, mais jamais avec moi. Tyler semblait être le genre de type à prendre les choses en main, à donner du plaisir aux femmes jusqu'à ce qu'elles le supplient de leur en donner plus encore. Mais il ne pouvait pas, et c'était exactement ce qui me plaisait en lui – en dehors du fait qu'il était sexy en diable et savait me caresser comme s'il m'avait faite.

Ses doigts s'enfoncèrent sur mes cuisses, et je compris qu'il essayait de me ralentir. Mais jamais il n'aurait avoué qu'il voulait que j'y aille plus doucement. Il était au bord de l'explosion, moi aussi, et un connard n'arrêtait pas de

toquer à la porte en l'appelant. Seulement Tyler ne partirait pas avant d'avoir terminé ce que j'avais commencé.

Je haletais, gémissant chaque fois que mes fesses claquaient contre ses cuisses, et quand Tyler explosa, il jouit violemment, agrippant mes hanches tout en se cambrant. Il était si loin en moi que j'eus mal, mais j'allais et venais sur lui jusqu'à ce que je jouisse à mon tour. Les ongles plantés dans son torse, souriant à m'en décrocher la mâchoire, j'étais incapable de contrôler les cris qui sortaient de ma gorge.

Tyler m'écarta les cuisses, m'empalant plus encore. Il lâcha une bordée de jurons, avant de se détendre, et de souffler. Puis il me regarda, les yeux mi-clos, l'air satisfait.

— Putain, c'était bon.

Je me penchai en avant, levai la jambe et descendis du lit. Il me regarda m'habiller, allongé sur le côté, ignorant le raffut, derrière la porte.

— Je... heu... je bosse beaucoup. J'appartiens à la Brigade des Sapeurs Forestiers, et...

— Et ? dis-je en accrochant mon soutien-gorge avant de passer un pied dans ma culotte.

Tyler hésita, ne sachant trop quoi dire ensuite.

— Et... c'est des Calvin Klein ?

Je baissai les yeux sur le slip blanc extra-small que je venais d'enfiler. La dentelle, les strings, les boxers... c'était pas mon truc.

— Oui.

Il rigola.

— Et... heu... je vais pas pouvoir... enfin, tu vois.

— Me rappeler ? Moi non plus.

Tyler se leva et entreprit de ramasser ses affaires. De l'autre côté de la porte, l'autre recommença de plus belle.

— Tyler ! T'es là ?

— Bordel, Zeke, ça va, là ! Deux secondes ! dit-il en enfilant son jean.

Il attendait que je m'habille pour ouvrir la porte, mais j'eus à peine le temps d'enfiler mon tee-shirt que ses potes l'avaient fait à sa place.

L'un d'entre eux, plus petit et beaucoup plus trapu, me salua d'un mouvement de tête et – voyant que j'étais à moitié nue – baissa les yeux.

— T'es prêt ou quoi ?

— Je suis prêt, Zeke, dit Tyler en me souriant.

— Ils sont en train de tout casser, nous informa Zeke en pointant un pouce derrière lui. Tu veux qu'on t'aide à les virer ?

Je secouai la tête.

— J'ai une super équipe de nettoyage.

— Ça m'étonnerait qu'ils arrivent à nettoyer ton canapé. Il y a des plumes de partout.

— J'en achèterai un autre.

Tyler fronça les sourcils.

— Allez, on va leur dire d'arrêter leurs conneries.

Zeke acquiesça.

— Et après on se tire.

Tyler me fit un clin d'œil

— Merci pour... heu... la bonne surprise.

— Je te dirais bien « quand tu veux », mais on ne se rappelle pas, comme tu sais.

Tyler rigola, baissa les yeux, puis me regarda par-dessous ses cils bien fournis.

— Je sais. À plus, Ellison.

— C'est Ellie. Et sans doute pas.

Il ne se démonta pas.

— Bonsoir quand même.

Il quitta la chambre et referma la porte derrière lui. Je m'assis sur le champ de bataille de draps froissés, couvertures et coussins épars qu'était le lit de mes parents. Le préservatif de Tyler pendait au bord de la poubelle de ma mère, juste à côté de sa coiffeuse, près de la porte. Tyler visait comme un pied.

Je me recroquevillai en chien de fusil et laissai couler les larmes que personne ne verrait. Je ne pleurais pas parce que j'avais honte, mais parce que, quel que soit l'état de la maison, ou ce que je pouvais faire dans la chambre

de mes parents, ils ne se mettraient pas en colère. Ils me pardonneraient, et me plaindraient. J'étais à jamais leur petite fille. Plus je criais fort, plus ils plaquaient leurs mains contre leurs oreilles.

Quelqu'un frappa à la porte et je répondis qu'il pouvait entrer. Debout sur le seuil se tenait Paige, l'air seule et désespérée.

— Y a de la place pour quelqu'un d'autre ? demanda-t-elle d'une petite voix haut perché.

J'ouvris les draps et les couvertures. Elle sourit et vint s'allonger à côté de moi. Je l'enlaçai, elle embrassa l'intérieur de mon poignet.

— T'es belle, murmura-t-elle. C'est comment, de vivre dans une maison pareille ? De vivre cette vie ?

Je ne savais pas quoi répondre, alors je dis la première chose qui me passa par la tête.

— Ferme les yeux.

Paige tendit le bras, glissa une main entre mes cuisses encore moites.

— Je l'ai vu redescendre, dit-elle

— Et tu as décidé de monter ?

— Je savais qu'il ne resterait pas.

— J'avais pas besoin qu'il reste.

— Moi, j'ai besoin que les gens restent. T'as qu'à faire comme si j'étais lui... si tu veux.

— Je vais faire comme si t'étais toi, répondis-je en l'embrassant sur la tempe.

Paige se détendit dans mes bras, s'installant plus confortablement tandis que les basses faisaient trembler le plancher. Au bout de quelques minutes, la musique cessa brutalement, et je compris que Tyler et ses amis avaient déclaré la soirée terminée et mettaient les gens dehors.

Peu après ça, le souffle de Paige se fit plus régulier. Je fermai les yeux, la serrai dans mes bras, et m'abandonnai au néant.

2

Je me dirigeais vers l'Audi noire rutilante de mon père quand la première camionnette arriva. Des hommes et des femmes en descendirent, leurs bottes crissant sur la neige. Ils étaient chargés de seaux, d'aspirateurs et de cartons de produits de nettoyage, et emportèrent le tout dans la maison. Félix, l'assistant de mon père, avait déjà commandé un nouveau canapé.

Mes parents ne seraient pas de retour de Rome avant une semaine, ce qui laissait largement le temps de remettre la maison en état. Ce n'était pas la première fois que Félix devait recourir aux services d'une entreprise de nettoyage après une fête, et il n'avait pas son pareil pour remettre d'équerre tout ce que je tordais. Depuis que j'avais sept ans, il était le casque bleu protecteur de ma famille, et faisait même office de garde du corps pour mon père quand c'était nécessaire. Il lui arrivait de devoir le protéger de moi.

— Bonjour, mademoiselle Edson, dit-il avec un mouvement de tête comme j'arrivais à la voiture.

Il dominait l'Audi de sa stature imposante. Ses bras musclés tendaient les manches de sa veste de costume. Ses lunettes à monture métallique étaient teintées, protégeant ses yeux du même soleil que celui qui faisait briller son crâne rasé. Il avait un portable dans la main droite et serrait contre lui de la main gauche un bloc-notes sur

lequel était assurément consignée la longue liste des objets devant être vérifiés, réparés ou commandés. Mon père le payait pour que son environnement ici soit parfait, et Félix s'y employait sans fléchir.

— Merci, Félix, dis-je.

Il m'ouvrit la portière et attendit que je me glisse à l'intérieur. Il faisait bon dans la voiture, le moteur tournait déjà. Du coup, mon blouson de fourrure et mes bottes avaient un petit côté *too much*, même s'ils étaient de saison.

— Tout va bien, mademoiselle ? demanda Félix.

Je répondis d'un hochement de tête, et il referma la portière.

Les mains posées sur le volant, je soupirai. Je n'avais plus démarré de voiture depuis sept ans – depuis le jour où j'avais passé mon permis. J'étais assise dans un véhicule qui n'était pas le mien, devant une maison que je ne possédais pas... et je portais des vêtements que mes parents avaient payés. Ils me possédaient, et je les laissais faire parce que c'était bien pratique. Évidemment, j'avais essayé de faire ma crise, pendant mes années lycée, mais, pour eux, manifester un désaccord quel qu'il soit signifiait que je ne leur étais pas reconnaissante.

Je serrai les dents et poussai le levier de vitesse. Un monologue amer affluait dans ma tête, parce que je ne pouvais pas dire à voix haute ce que je pensais ou ce que je ressentais. Mon père et tous les autres me trouvaient agressive quand je me plaignais. Je n'avais aucune raison de me plaindre. J'étais la fille qui avait tout. Plus mes parents me balançaient du fric et des biens matériels, plus je sentais le vide grandir en moi. Mais ça, je ne pouvais pas le leur dire. Je ne pouvais le dire à personne. Tout avoir et ne rien éprouver, c'était le pire des égoïsmes.

Je m'engageai dans l'allée, avançant lentement sur un bon kilomètre, le temps d'atteindre le portail qui fermait l'entrée de la propriété de mes parents. Une légère pression sur un bouton, et la grille couleur cuivre obéit,

s'ouvrant vers moi, lentement, sans à-coups. Mon portable vibra, et une photo de Finley apparut à l'écran, les lèvres en bec de canard. Elle regardait vers le haut pour bien exposer ses yeux turquoise et ses extensions de cils en vison véritable.

J'appuyai sur le bouton téléphone du volant et franchis le portail.

— Salut, Fin' !

La voix de Finley résonna partout dans la voiture.

— Fatiguée, Elliebee ?

— Un peu.

— Super. J'espère que t'es bien déchirée, espèce de gosse de riche. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu faisais la fête hier soir ?

— Euh... parce que t'es à Rio ?

— Et alors ?

— J'ai pensé que ça ne te dirait rien de venir promener ton maillot brésilien à une soirée bière à la montagne avec des gens du cru.

— Il fait froid ?

— Pas un temps à bikini, en tout cas.

— Notre jacuzzi dit que si. T'as baisé ?

Elle avait déjà oublié de m'en vouloir, et s'était mise en mode *sister*.

Finley Edson était l'héritière d'Edson Tech, déjà en marche pour prendre les manettes de l'empire et le gérer d'une main de fer par ailleurs parfaitement manucurée. Nous étions des héritières mais, contrairement à moi, Finley assumait totalement. Elle avait deux ans de plus, mais était ma meilleure amie, la seule qui me restait de notre enfance que je puisse encore supporter. Les autres étaient toutes devenues des clones fades de leurs mères.

— Pas question que je te raconte tout, dis-je en prenant la direction du centre-ville.

— Bien sûr que si. C'était la fille dont tu m'avais parlé ?

— Paige ? Non. Elle est gentille. Et trop barrée pour moi.

— Je ne suis pas sûre que cette personne existe.
— Eh ben si. Et elle s'appelle Paige.
— Tu te ramollis avec l'âge, Ellie. Si on était encore à Berkeley, tu aurais fait des pieds et des mains pour lui briser le cœur. C'était qui, alors ?

Sa remarque me fit grimacer, mais uniquement parce qu'elle avait raison. J'avais fait du mal à la plupart des gens que j'avais côtoyés, principalement parce que je me fichais d'eux, mais une petite partie de moi-même appréciait encore cette distraction, qui me faisait oublier ma propre douleur.

— T'es obligée de remettre toujours mes défauts sur le tapis ?

— Oui. Ne change pas de sujet.

— C'était un sapeur forestier.

— Un pompier ? Beurk.

— Non, pas beurk. C'est l'élite, ces mecs. Leur agence les déploie comme des soldats de section spéciale sur la ligne de front.

— Ah. Plutôt sexy effectivement, concéda-t-elle.

— Un mec rafraîchissant... Il m'a laissé l'utiliser et le mettre dehors sans bouger un cil. Et il était sexy. Très, *très* sexy. Peut-être bien dix.

— Un dix ? Tu veux dire un dix ferme, ou tout juste un dix ?

— Un dix moins. Il a raté la poubelle en lançant sa capote. Mais il sait se battre. Je veux dire, *vraiment*. Il a mis au tapis un mec de deux fois sa taille dans la galerie, hier soir. Il est bâti comme David Beckham. Un peu plus épais, peut-être. Couvert de tatouages. Et il sent les Marlboro Rouge et le fer.

— Le fer ?

— Il avait du sang de l'autre un peu partout sur ses fringues.

— Tu les as laissés se battre dans la galerie ? Ils ont cassé des trucs ?

— La question est : qu'est-ce qu'ils n'ont pas cassé ?

— Ellie... Maman va partir en vrille.

Le ton était devenu sérieux.

— Me fais pas la morale depuis le Brésil. J'ai déjà deux parents aux abonnés absents, j'ai pas besoin de toi en plus.

— Très bien. T'as signé ton arrêt de mort. Ou plutôt l'arrêt de mort de ton héritage. Il m'intrigue, ce mec. Je vais peut-être prendre un avion et cacher mon maillet et mes pieds pédicurés sous un legging et des bottes. Attends. Marco ? J'ai besoin de chemises en flanelle !

— Ne viens pas avec Marco.

— Il m'accompagne partout où je vais. Qu'il parle portugais m'a beaucoup simplifié la vie, ici.

— Il ne met pas les pieds ici. T'es pas la même quand il est là.

— Quoi ? Tu veux dire que je ne me noie pas dans un verre d'eau ?

Finley plaisantait, mais nous savions toutes les deux qu'elle était plus geignarde et exigeante quand son « lady-sitter » était dans les parages. Marco avait été embauché pour être plus qu'un assistant. Il ne se contentait pas de porter ses bagages et tenir son agenda ; il faisait aussi office d'acheteur, de styliste, de pote de bar, de barman, d'infirmière, de serveur, de designer, et de compagnon de voyage.

— Je déteste Finley et Marco. Je n'aime que Finley tout court.

— Correction : tu adores Finley. Je viens avec Marco.

— Alors tu ne l'amènes pas à la maison.

Je l'entendis faire la moue

— Je lui trouverai une chambre d'hôtel. Si j'ai besoin de quelque chose, je pourrai l'appeler.

— Finley, merde...

Je sortis un vieux paquet de cigarettes de la boîte à gants, et trouvai un briquet dans le vide-poches. Je fis claquer le clapet en argent, appuyai sur la molette, et tirai longuement sur ma clope.

— Tu vas où ? demanda-t-elle.

— Je sors juste pour laisser le champ libre à l'équipe de nettoyage qui vient d'investir Ground Zero.

— C'est à ce point ? Et tu me fais un sermon à propos de Marco ?

— Attends deux secondes.

Je me concentrai pour faire un créneau, puis coupai le contact et terminai ma cigarette.

— T'es toujours là ? demanda Finley.

Je soufflai une bouffée. La fumée s'échappa par la vitre que j'avais entrebâillée juste assez pour dire à mon père que j'avais fait des efforts.

— Ouais.

— Faut que t'arrêtes avec tes conneries, Ellie. Tout le monde a ses limites.

— C'est là-dessus que je compte, justement. Bye !

Je tirai un dernier coup sur ma cigarette et jetai le mégot par la fenêtre, puis descendis de voiture et l'écrasai du talon de ma botte, avant de le ramasser pour aller le jeter dans la poubelle la plus proche.

— T'as de la chance, fit une voix derrière moi.

Je me retournai et vis Tyler, adossé contre la devanture rouge brique d'un magasin de pièces détachées, les bras croisés, non loin d'un pick-up aux couleurs des Eaux et Forêts.

— Pardon ?

— Si t'avais pas ramassé ce mégot, j'aurais peut-être été obligé de t'arrêter.

— T'es pas flic.

— Mais j'ai des potes flics.

— Super cool.

— Comment va la maison ?

— C'est Beyrouth. Ciao, dis-je en tournant les talons.

Je l'entendis m'emboîter le pas.

— Je... c'était pour rire, dit-il finalement en se mettant à ma hauteur.

Il me tendit un paquet de Marlboro.

— C'est quoi ce truc ? demandai-je.

— Le calumet de la paix ?

— Sous la forme d'un cancer ?

Il rigola et fourra le paquet dans la poche de son blouson d'uniforme bleu.

— Tu vas où ?

Je m'arrêtai et me tournai vers lui en poussant un gros soupir.

— T'es un crétin.

Il battit une fois des paupières, et sur son front apparurent ces trois magnifiques plis. Dans le même temps, un sourire révéla des dents parfaites, d'un blanc digne d'une pub pour dentifrice.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que tu devais me baiser et me lâcher les pompes, d'accord ?

Il me considéra un moment, d'un air dégoûté. Ses boots étaient usées mais cirées, son pantalon bleu repassé mais froissé juste comme il faut, sa chemise délavée. Tyler était un travailleur, qui était fier de ce qu'il faisait. Il ne s'était probablement jamais fait porter pâle, mais, question engagement, ça s'arrêtait là. Tyler Maddox avait sûrement brisé autant de cœurs que moi. Il était exactement ce que je méritais, même si je n'avais aucune intention d'aller où que ce soit avec lui.

— Tu me parles. T'avais dit que tu ne me parlerais plus.

Tyler fourra ses mains dans les poches de son pantalon, et me sourit comme s'il n'avait jamais levé de nana juste pour une nuit. Ce genre de charme, ça ne s'apprenait pas.

— J'ai dit que j'appellerais pas.

Je croisai les bras, plissai les yeux, levai la tête pour le regarder. Merde, il était vraiment très grand.

— Tu ne m'intéresses pas.

Sa fossette apparut, et quelque chose se contracta dans mon bas-ventre.

— C'est pas l'impression que j'ai eue hier soir.

— J'ai dessaoulé, depuis.

— Argh. T'es dure, dit-il en faisant une grimace.

— Passe ton chemin.

Il redressa ses épaules.

— À ton avis, j'ai l'air d'être un mec qui se tire quand on lui dit de se tirer ?

— Quand il s'agit de gonzesses, oui. Et c'est pour ça que je t'ai baisé.

Il se rembrunit.

— Est-ce que t'es... en manque de médoc, ou un truc du genre ?

— Oui. Oui, c'est ça. Trauma émotionnel, gros passif, tout ce que tu veux. Continue à me parler et je risque de devenir ta prochaine nana pot de colle. Ça te branche ?

Il leva les mains en signe de reddition.

— OK, Ellie. J'ai compris. Je vais faire comme s'il ne s'était rien passé.

— Merci.

— Mais franchement, c'était carrément top, et je ne serais pas contre un deuxième service.

— On pourrait pas juste être des potes de cul, plutôt que des potes tout court ?

Il réfléchit.

— T'es une sacrée, toi. Pas commode, hein ? Bizarrement, ça me branche plutôt.

— Fous le camp.

— J'y vais.

— Ne reviens jamais.

— Il n'y a jamais rien eu entre nous, dit-il en montant dans le pick-up, côté passager.

Il ne le prenait pas mal du tout, et du coup, je me rendis compte que c'était moi qui le prenais plutôt mal. La plupart des gens étaient plus sensibles à mes vacheries que ça.

Zeke sortit du magasin, et s'arrêta en me voyant. Puis il me fit coucou de la main, et contourna le pick-up pour monter au volant. Je les vis échanger quelques mots, et Zeke démarra.

— C'est qui ces mecs ?

Je me retournai et vis Sterling. On aurait dit un cadre de banque, il faisait de son mieux pour impressionner son père, P-DG de *Aerostraus Corp.* Manteau en lainage noir, écharpe, montre à trois mille dollars, et pour contraster avec son air un peu coincé, chemise bleue sans cravate, col ouvert. Il avait réussi à marcher sur le trottoir enneigé sans qu'une seule trace d'humidité ait taché ses chaussures italiennes.

— Embrasse-moi, ordonnai-je.

Il eut une grimace horrifiée.

— Beuh. Non.

— Embrasse-moi, connard. Maintenant. Un vrai gros baiser sur la bouche. Tu me dois bien ça.

Sterling prit mon visage entre ses mains et planta ses lèvres sur les miennes, jouant la scène que j'avais en tête. Le pick-up passa à côté de nous, et quand il sembla suffisamment loin, je repoussai Sterling.

Il s'essuya la bouche, dégoûté.

— Tu m'expliques ?

— Il fallait que je me débarrasse de ce mec.

— Harceleur ou incruste ? demanda Sterling en lissant ses cheveux bruns sur le côté.

— Ni l'un ni l'autre. Mais pour plus de sûreté...

— On est toujours bon pour le brunch ?

Il s'essuya une nouvelle fois la bouche, moins dégoûté cette fois.

— Toujours, répondis-je en le prenant par le bras pour l'entraîner en direction du *Winona's Café*.

À peine était-on installés près de la fenêtre que Sterling s'empara du menu. Il fit glisser son doigt sur toutes les lignes, faisant attention à chaque ingrédient composant les plats. Pas parce qu'il était allergique, mais parce qu'il était snob.

Je levai les yeux au ciel.

— Pourquoi tu fais ça ? On vient ici tout le temps.

— Ça fait trois mois que j'ai pas mis les pieds ici. Ils ont peut-être changé quelque chose dans le menu.

— Tu sais bien qu'il ne change jamais.

— Tais-toi, je lis.

Je souris, et regardai mes messages pendant qu'il passait au crible le menu vieux de dix ans. La famille de Sterling possédait une propriété à côté de chez nous, un autre de ces palaces de vacances, vides la plus grande partie de l'année. J'avais compris qu'il était comme moi quand je l'avais vu se saouler à quatorze ans, seul, assis au pied d'un arbre à la limite de nos propriétés respectives. Un autre fils à papa qui trouvait la vie bien dure avec des millions à sa disposition mais sans famille attentionnée grâce à qui s'ancrer dans la vraie vie.

Sterling ne vivait que pour être à la hauteur de l'opinion que son père avait de lui, et celle-ci changeait beaucoup. En conséquence de quoi mon ami était un être au tempérament pour le moins erratique. L'importance qu'accordait Jameson Wellington à son fils suivait le cours de la Bourse, l'humeur du conseil d'administration et la sienne quand sa femme avait décidé de le faire chier.

— Comment ça s'est passé, ta soirée ? demanda-t-il sans lever les yeux du menu.

— Oh. Je voulais t'inviter, mais ça s'est fait un peu au dernier moment.

— J'ai entendu dire qu'il y avait des gens du coin.

— Qui d'autre tu voulais que j'invite ?

— Moi ?

— Finley n'est pas là.

Sterling me regarda l'espace de quelques secondes, puis retourna au menu. Mais il ne lisait plus.

— Ne lui parle pas du baiser. Je l'ai fait juste parce que je te devais un service.

— Je ne dirai rien. Elle m'en voudrait à mort, parce que même si elle refuse de l'admettre... elle t'aime.

— Tu crois ?

Je me penchai en avant, agacée.

— Tu le sais très bien.

Il se détendit un peu.

— Je t'invite tout le temps à des soirées, repris-je. Mais là, j'avais besoin de... J'avais besoin d'un truc...

— Pas compliqué ?

Je pointai un doigt sur lui.

— Exactement.

— Ellison ?

— Oui ?

— T'embrasse super mal. À mon avis, tu lui rends service, à ce mec.

Je le fusillai du regard.

— Commande tes putains d'œufs bénédicte et ferme-la. J'embrasse très bien. Et c'est justement pour ça qu'il fallait que je fasse fuir ce mec avec ta machine à bave.

— À d'autres. T'as pas fait que l'embrasser, ce mec.

La serveuse approcha. Elle portait un tablier à rayures vert olive et crème.

— Bonjour, Ellie, dit-elle en souriant.

— Chelsea, s'il fallait que tu devines ce que Sterling va commander...

— Les œufs bénédicte, répondit-elle sans hésiter.

— Vraiment ? demanda Sterling l'air abattu. Je suis prévisible à ce point ?

— Désolée, s'excusa Chelsea.

Je lui tendis mon menu.

— On te juge pas, dis-je à Sterling. Faut reconnaître que ces œufs sont super bons.

— La même chose ? demanda Chelsea

— Non. Je vais prendre l'omelette Southwest, et un jus d'orange. Vous avez de la vodka ? Une vodka-orange me ferait le plus grand bien, là tout de suite.

Elle plissa les yeux.

— Il n'est que 10 h 30.

Je la fixai, attendant sa réponse.

— Non. On ne vend pas de boissons alcoolisées, ici.

Sterling leva deux doigts, lui signifiant qu'il voulait un jus d'orange lui aussi. Chelsea s'éloigna, et je me tournai vers lui, tâchant de ne pas avoir l'air de trop m'en faire.

— T'as l'air fatigué, Sterling.

— La semaine a été longue.

Je souris.

— Mais maintenant, t'es là.

— Et pas Finley.

— Écoute... elle ne changera pas d'avis. Elle t'aime plus que quiconque.

— Mais pas plus que toi.

— Bah, bien sûr, pas plus que moi. Mais elle t'aime. Elle ne peut juste pas être avec toi tant qu'elle n'aura pas repris les rênes d'Edson.

Il se décomposa, son regard se perdit dans le vide. Je posai une main sur son bras.

— Je suis désolée. On aurait dû aller dans un endroit qui sert de la vodka.

J'avais la bouche sèche, soudain. Je voulais boire un verre, et me rendre compte que ce n'était pas possible dans l'immédiat faisait souffler en moi un vent de panique.

Sterling se redressa.

— Fais gaffe, Ellie. Tu commences à parler comme moi.

Un tintement indiqua que la porte du restaurant s'ouvrait, et une famille de quatre entra, discutant déjà de l'endroit où elle allait s'installer. C'était la pleine saison touristique, et même si Sterling et moi pouvions être considérés comme touristes, nous avions tous les deux une maison ici depuis plus de huit ans. Cela suffisait pour trouver les vrais touristes insupportables. Nous étions ce que les gens du coin appelaient les familles à temps partiel. En général, il suffisait que l'on dise dans quel quartier nous habitions pour qu'ils comprennent. Dans le nôtre, il n'y avait qu'une famille à temps plein, mais c'était uniquement parce qu'ils étaient de l'Arkansas, et que, pour eux, s'installer à Estes Park avait été un rêve, pas des vacances.

Les deux serveuses allaient et venaient d'un pas rapide entre les tables qui se remplissaient à vue d'œil. Les bas-

kets de Chelsea crissaient sur le carrelage abricot et blanc tandis qu'elle prenait les commandes avant de gagner les cuisines par les portes battantes. Elle reparaissait avec le sourire, s'arrêtant en chemin pour remplir de grands verres en plastique au distributeur de soda, derrière le bar le long duquel étaient alignés des tabourets pour les snowboarders qui fréquentaient le café.

Une douce chaleur se répandit bientôt dans toute la salle, les clients retiraient une ou plusieurs épaisseurs de vêtements. La sueur perlait au front de Chelsea tandis que de nouveaux clients entraient, emmitouflés dans leurs manteaux, écharpes, bonnets et gants. Chaque fois que la porte s'ouvrait, une bouffée d'air frais entraît, et Chelsea soupirait d'aise.

La neige tombait pour la quatrième journée consécutive. La station était ravie, les affaires marchaient bien, mais on attendait une tempête et je m'inquiétais pour Finley qui devait arriver.

— Comment va Fin' ? demanda Sterling, qui devait lire dans mes pensées.

— Elle est à Rio. Je crois qu'elle doit venir.

— Ah bon ?

Il s'essuya le nez d'un doigt et renifla, signe caractéristique indiquant qu'il essayait de la jouer pas du tout concerné.

— T'es qu'un ami pour elle, Sterling. Laisse tomber.

Il eut l'air horrifié.

— Ça fait un max de temps que je n'ai pas retenté ma chance avec elle.

— Si un mois c'est un max de temps, effectivement...

Il se renfrogna.

— Je suis pas d'humeur à supporter Ellie-la-Garce. Tu peux pas essayer d'être gentille, aujourd'hui ?

Je fis la moue.

— Houlà. Sterling a ses règles ?

Cela ne l'amusa pas.

— Je vais te planter là. Te laisser toute seule à cette table.

— Ne me menace pas de passer un bon moment.

— Et laisser ma place au beau sapeur.

— Quoi ?!

Je me retournai et vis Tyler Maddox entrer avec Zeke et quelques autres. Des mecs de sa brigade, sans doute.

— Merde... lâchai-je à mi-voix, avant de glisser sur ma chaise pour qu'il ne me voie pas.

Dans ma famille, les situations compliquées exigeaient quelque chose de beaucoup plus fort qu'un jus d'orange. Le besoin de rentrer chez moi et faire une razzia dans le bar se fit de plus en plus impérieux.

Des lèvres toutes chaudes effleurèrent ma joue, et Tyler tira une chaise pour s'asseoir avec nous.

— Salut bébé. Je t'ai manqué ?

— Ça va pas bien ? T'as des voix ? demandai-je, hors de moi.

— On est venus déjeuner, avant de rentrer, dit Tyler en faisant signe à son équipe de venir s'asseoir.

Zeke s'assit en face de moi, visiblement mal à l'aise.

— On peut trouver une autre table.

— Non, fit Tyler. On ne peut pas. C'est qui ? demanda-t-il en indiquant Sterling.

— Putain de merde, murmurai-je.

J'avais voulu éloigner Tyler, et au lieu de ça, il était jaloux et voyait en Sterling un concurrent qu'il pouvait facilement éliminer.

Sterling lui tendit la main, mais je l'écartai d'une claquette sur l'avant-bras.

— Sacré baiser, tout à l'heure, commenta Tyler. Ça m'a fait repenser à la fois où elle m'a embrassé comme ça. Hier soir me semble si loin.

J'eus une grimace de dégoût.

— Vraiment ? Tu veux la jouer comme ça ?

— Mouais, répondit Tyler d'un petit air satisfait.

— Sterling se fout que j’aie profité de toi hier soir dans le pieu de mes parents.

— C’était le lit de tes vieux ? dit Tyler. Tu te sers du tien, parfois ?

— Pour tout dire... commençai-je.

Zeke intervint.

— Allez, Tyler, viens. On va prendre une autre table.

Tyler fixa Sterling d’un regard méchant avant de se tourner vers moi.

— C’est celle-ci que je veux.

Sterling déglutit, pas certain de savoir comment gérer la situation.

— Et... qu’est-ce qu’elle a de si génial, exactement ? demanda-t-il.

— Ta copine, répondit Tyler sans me quitter mes yeux.

Je me penchai en avant.

— Si tu ne trouves pas un autre endroit pour nourrir ta petite gueule, je me lève et je dis à toute la salle que t’as un pénis minuscule.

Il ne se démonta pas.

— Je peux le sortir et prouver que tu as tort.

— Je me mettrai à hurler que tu m’as refilé des chlamydias. Tu travailles ici, c’est une petite ville. Ce genre de ragot circule très vite.

Il haussa les épaules.

— Tu habites ici, toi aussi.

— Seulement de temps en temps. Et je me fous complètement de ce qu’on pense de moi.

Chelsea arriva avec nos assiettes, posa celle de Sterling devant lui, puis la mienne, avec nos boissons.

— On est prêts à passer la commande, lui dit Tyler.

Je posai une main sur son visage, pris une mine contrite, les larmes aux yeux.

— Tout ira bien, Tyler. Quelques jours d’antibiotiques, et ça ne suppurerait plus, et les démangeaisons cesseraient, aussi.

Chelsea fit la grimace, posa sur Tyler un regard dégoûté, et balbutia :

— Je... heu... je reviens tout de suite.

Tyler me regarda, médusé.

Zeke rigola.

— T'étais prévenu.

Sterling picorait dans son assiette, complètement ailleurs.

Tyler suivit Chelsea des yeux. Elle murmurait quelque chose aux autres serveuses et au chef cuisinier, qui se tournèrent vers notre table, horrifiés.

— Waouh. Tu viens de couler mon navire amiral, Ellie.

Avec ma fourchette, je coupai un morceau d'omelette et mangeai une bouchée, plutôt contente de moi.

— Peut-être que je veux juste qu'on soit potes, argua Tyler.

— Les mecs comme toi sont incapables d'être potes avec un être humain possédant un vagin.

Zeke hochait la tête.

— Elle a pas tort.

Tyler se leva, fit signe à ses copains de faire de même. Ils obtempérèrent, les chaises grincèrent sur le carrelage.

— On t'a débarrassée de tous les connards qui saccaquaient ta maison hier soir, et c'est comme ça que tu me remercies ?

Je levai la tête et lui souris.

— Derrière le crétin, t'es un mec sympa, en fait. Hier soir, j'étais grave bourrée, donc mon radar était légèrement dérégulé, mais en temps normal, je t'aurais repéré à un kilomètre. Je ne veux pas être ton amie. Je ne veux pas qu'on me rappelle notre coup d'un soir. Je n'ai pas de temps à consacrer à des mecs bien, Tyler, et je ne peux pas imaginer un enfer pire que celui qui me forcerait à passer du temps avec toi sans avoir bu.

D'un mouvement de tête, il indiqua Sterling.

— Il a l'air sympa, lui.

Je sentis les poils se hérissier sur ma nuque. Je la jouais salope et méchante, j'étais à mon max, et Tyler réagissait comme si on échangeait des plaisanteries.

— Sterling est un petit con qui passe son temps à s'apitoyer sur son sort.

— Elle a raison, confirma Sterling. C'est exactement ça.

Les copains de Tyler échangèrent un regard, puis Tyler me fixa un long moment.

— Bon appétit.

— Merci, répondis-je en mettant un point d'honneur à ne pas le regarder partir.

Sterling attendit un moment avant de se pencher vers moi.

— Il doit te plaire, dis donc. Je ne t'ai jamais vue aussi hargneuse.

D'un geste de la main, je fis comme s'il n'en était rien.

— C'est un macho trop sûr de lui, mais il n'est pas méchant. Il n'a rien à faire avec nous.

— Pas faux, dit Sterling en avalant une autre bouchée.

Puis il s'essuya la bouche et me regarda.

— Depuis quand tu rends des comptes ?

— Oh, chéri... J'espère que ta journée est aussi agréable que toi.

Il rigola doucement, et continua à manger.

3

Dans un tourbillon de vision, Finley jeta ses lunettes Chopard Grey sur la console en marbre de l'entrée. Finley n'était pas négligente, elle voulait juste que l'on sache que les six cents dollars qu'elle avait dépensés pour se protéger les yeux ne l'intéressaient pas – ils tomberaient probablement d'un yacht de location en pleine mer de Chine la semaine suivante, alors...

Elle fit faire un quart de tour au diamant qui ornait sa narine et jeta un bonbon à la menthe dans sa bouche.

— À partir de maintenant, terminé les avions de ligne, je loue des jets privés. Même la première classe est sale. Et les aéroports... une infection !

Marco, qui ressemblait à un top model de chez Banana Republic dans son Henley anthracite, posa leurs bagages dans l'entrée, saluant Maricela et José en portugais quand ils arrivèrent pour s'en occuper.

— Marco. Ils parlent espagnol.

Il retira ses lunettes et me sourit comme s'il en avait une bien bonne à me raconter tout à l'heure, avec Finley, quand on aurait tous picolé.

— C'est presque pareil.

Je fusillai Finley du regard.

— Tu l'as amené, dis-je sur le ton du reproche.

— Il a une chambre à l'hôtel, répondit Finley, remarquant à peine que Marco lui retirait son manteau.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
Par CPI BOOKS IBERICA
Le 17 avril 2017.

Dépôt légal : avril 2017.
EAN 9782290146385
OTP L21EDDN000665N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion